



CHRISTIAN BOURGOIS, 2016
DÉTROITS

Hanns Zischler,
trad. de l'allemand par Jean Torrent,
postface de Jean-Christophe Bailly
La Fille aux papiers d'agrumes

ISBN 978-2-267-02930-7

118 pages

12 €

EXISTE EN VERSION NUMÉRIQUE

LA FILLE AUX PAPIERS D'AGRUMES

Elsa est venue de Dresde avec son père pour vivre à Marstein, une petite ville de Bavière perdue dans la montagne, il y a maintenant sept mois. C'est une fillette, presque une jeune fille, dont l'accent saxon fait ici lever les têtes et qu'une malformation à la hanche oblige à boiter. Aussi, elle s'est choisie un chemin pour aller seule à l'école, jugeant ses camarades un peu trop rapides et bruyants pour elle. Au collège, elle retrouve son ami Pauli, le seul autorisé à l'accompagner et porter son sac, car le seul à ne pas s'être moqué de son accent le premier jour, et Saskia, une Anglaise qui vient tout juste d'arriver dans sa classe. Parmi les professeurs qu'elle apprécie, il y a M. Weiss, le professeur de musique, et surtout M. Kapuste, qui semble avoir gardé un esprit d'enfance et enseigne à sa façon, énigmatique, allant de digression en digression : « Il tourne toujours autour du pot ». Nous sommes à la fin des années cinquante, la guerre ne semble qu'avoir effleuré la bourgade : aucune ruine à la ronde, s'étonne Elsa. Mais elle s'habitue difficilement aux montagnes, son œil dérape sur leurs parois abruptes et sombres. Et le souvenir douloureux de sa mère tombée brutalement malade et décédée l'automne précédent la submerge.

Pourtant, Elsa a trouvé une façon bien à elle de rêver : elle collectionne les papiers d'agrumes, ces emballages de papier de soie qui entourent les oranges, les mandarines, les citrons et qui, une fois défroissés, lissés du plat de la main, laissent voir en leur centre un dessin et des motifs aux couleurs chaleureuses. Elle les range avec soin dans une boîte à biscuits et les classe par thèmes. Le soir, dans sa chambre, elle les étale sur son couvre-lit : « Ils sont si légers que le moindre souffle d'air, une respiration, les fait s'envoler. Un tissu disparate de couleurs et de formes : à peine en met-elle un de

côté qu'elle en aperçoit déjà un autre qui réclame l'attention dans la masse multicolore. Elle épelle les noms étrangers des négociants, elle a presque la tête qui tourne devant ces divinités, ces paysages, ces animaux, ces plantes, ces héros et ces majuscules – et comme un refrain : « Sicilia » ! Tout ce théâtre de papier rien que pour transporter sans dommage les fruits d'Italie et d'Espagne jusqu'ici ! »¹ La Sicile devait être un pays merveilleux... Quand Elsa s'endort, derrière ses paupières dansent encore les lettres pareilles à des flammes, les paysages dorés et les petits personnages de contes de fée, et « des mots imprononçables, gorgés de promesses, traversent la nuit comme des spectres : PRINCIPESSA DI CEFALÙ, SANGUINELLE, MORO, ACIREALE. »

Ces petits papiers jouent un rôle non négligeable, et tout semble se mesurer à leur aune, amitiés et aversions, selon qu'on se montre sensible à leur charme ou non. Saskia manifeste tout de suite le désir d'aller chez sa nouvelle amie admirer sa collection de *fruit-wrappers*. Lors de la première étreinte avec Pauli, ils seront là, dispersés sur le lit, comme une deuxième courtepoinette, offrant leur douceur et leur fantaisie, proposant leurs personnages pour temporiser ou se prêter à quelque jeu, aidant les adolescents à passer outre leur pudeur. Non, les papiers d'orange ne sont pas des rebus, des déchets comme le prétend le directeur Ladiges plein de suffisance, qui ose brûler l'un de ceux qu'elle avait glissés entre les pages d'un manuel scolaire et que M. Kapuste s'était laissé aller à contempler avec elle pendant la récréation.

Ce qui caractérise le temps de l'enfance, son occupation la plus sérieuse, c'est la distraction, affirme Jean-Christophe Bailly dans sa belle postface², et notre héroïne n'en manque pas. Des détails ne cessent d'accaparer son attention : les losanges d'un sol en marbre, un bouton qui pendouille sur le veston du directeur, les feux arrière d'une auto en train de s'éloigner « comme

de minuscules groseilles qui distillent goutte à goutte leur suc sur la couche de neige » ; ou bien c'est une phrase inscrite comme un ruban de Moebius sur une publicité pour des cigarettes qui la troublera pour plusieurs jours ; des choses fugitives, comme un rayon de soleil dans le rétroviseur d'une moto, la happent : « Elle n'a qu'à pencher un peu la tête pour s'immerger un instant dans l'éclair vacillant » ; des sons amortis semblent résonner longtemps en elle : « Quelque part dans le bâtiment, un téléphone sonne, une machine à écrire cliquette, puis, comme enveloppée de ouate, une voix de femme qui rit. »

Le contexte de l'après-guerre apparaît en filigrane dans ce roman où la discrétion est de mise et semble être devenue, pour ainsi dire, un mode narratif : le pays divisé (Dresde est désormais dans la zone occupée par l'armée soviétique et la tombe de la mère d'Elsa, de l'autre côté de la frontière), l'occupation américaine (les enfants écoutent avec plaisir la radio American Forces Network qui diffuse de la musique de jazz, Pauli est fasciné par les magazines de mécanique pleins d'optimisme où il est dit qu'avec un peu de *know-how* tout devient possible). Les événements d'un passé proche qui affectent la vie des personnages se présentent de biais. La guerre a épargné les parents d'Elsa miraculeusement, mais ce colporteur manchot qui sonne à la porte et demande aux fillettes à s'asseoir un moment la rappelle cruellement. L'auteur ne fait qu'indiquer, sans insister, et le lecteur se voit informé uniquement par de petits indices qui parsèment le récit. Les titres des chapitres apparaissent un peu comme des énigmes que la lecture se promet d'éclairer, ressemblant en cela aux titres de *Sens unique* ou *Enfance berlinoise* de Walter Benjamin. Le roman s'ouvre d'ailleurs sur une devinette que pose à sa classe le professeur Kapuste, mais qui semble s'adresser aussi au lecteur.³ Quand on lit le roman une deuxième fois, on

mesure avec effroi tout ce qu'on avait laissé échapper à la première lecture. Pourtant, des phrases courtes et calmes, conjuguées au présent de l'indicatif, obligent à le lire lentement, avec la même précaution qu'on mettrait à manipuler les papiers d'orange.

Hanns Zischler est comédien : il a joué sous la direction de Wim Wenders, Jean-Luc Godard, Rudolf Thome, etc., dans de nombreux téléfilms et pièces radiophoniques, et enregistré un grand nombre de livres audio. Mais il est aussi critique de cinéma, photographe (on a pu voir cet automne au Goethe-Institut ses grands sténopés pris depuis la nacelle d'une montgolfière planant au-dessus de la Loire, qui ne sont pas sans nous rappeler le beau chapitre du roman où l'oncle de Pauli emmène les enfants voler au-dessus de leur campagne), éditeur, traducteur et essayiste. On peut lire en français son essai sur Kafka et le cinéma (*Kafka va au cinéma*, Cahiers du cinéma, 1996) ainsi qu'une belle et originale enquête sur la ville de Berlin qu'il habite et arpente depuis longtemps (*Berlin est trop grand pour Berlin*, paru chez Macula en 2016), dans laquelle un chapitre est consacré aux jeux de rue des petits Berlinois après la guerre que le folkloriste Reinhard Peesch répertoria avec un sérieux et un soin des plus touchants. Mais *La Fille aux papiers d'agrumes* est son premier roman. Comme sa petite héroïne, il est né juste après la guerre, l'action se situe en Bavière où il a passé son enfance et lui-même collectionne les papiers d'orange...

Sur la couverture du livre, « une créature hybride, moitié Ménade, moitié Pégase, avec une robe noire tachetée de blanc, les seins dénudés et les cheveux en désordre, bondit et vole au travers d'un cercle rouge en faisant sonner son clairon » : c'est le papier qu'a choisi Hanns Zischler pour orner son livre, celui que Pauli a tiré de la pile à la demande d'Elsa, celui qu'il préfère pour sa ressemblance avec elle : une Centauresse !

Les trois amis sortiront de l'enfance main dans la main. Saskia retourne

bientôt en Angleterre ; à la chorale, Pauli dont la voix mue doit changer de pupitre ; la boîte aux papiers se voit ficelée et rangée dans le bas de l'armoire. Mais nul doute qu'ils sauront garder leur « capacité d'être à tout moment distraits »... La merveilleuse scène finale nous l'assure. Aux feuilles qui volettent se sont substitués les flocons de neige qui jaillissent du néant, « choient des étoiles et se noient dans la nuit », au couvre-lit de la chambre, le soir, recouvert des papiers d'orange illuminés, « l'obscurité du ciel que la lumière étrille », et le vertige de la fillette qui ne savait plus où donner de la tête face à la profusion de sa collection s'est changée en pure extase.

Françoise Le Bouar

1. Pour avoir un aperçu de cette imagerie populaire, délice visuel – mais aussi tactile et auditif – qui précède et prolonge la dégustation du fruit, on peut consulter le catalogue de l'exposition qui s'est tenue du 12 mars au 8 juin 2008 au Musée de design et d'arts appliqués contemporains de Lausanne : *Papiers d'oranges, papiers d'agrumes*, Mudac/Infolio, 2008.

2. « Elsa et ses camarades sont en train de sortir de l'enfance [...], mais de l'enfance ils conservent le sérieux, et le sérieux de l'enfance, c'est la distraction, la capacité d'être à tout moment distrait ».

3. C'est une vieille devinette rimée de Wilhelm Berta du début du XIX^e, de la famille des qui suis-je ? : « Ich zog da aus / wo Lumpen einkerten / zog in ein Haus / bewohnt von Gelehrten », « D'une maison / Où échouaient chiffons / Je vins ici, / Où sont gens érudits ».